

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

Si le *Registrum Multorum Auctorum* d'Hugues de Trimberg constitue avant tout un document capital pour l'histoire littéraire, il convient néanmoins d'en signaler ici l'édition qu'en vient de publier M. Karl Langosch (*Das « Registrum Multorum Auctorum » des Hugo von Trimberg, Untersuchungen und kommentierte Textausgabe*, Berlin, Verlag Dr. Emil Ebering, 1942 [Germanische Studien, Heft 235] ; elle marque, en effet, un progrès très net sur celle de Joh. Huemer (*Sitzungsbericht d. Akademie d. Wissenschaften z. Wien, Phil.-histor. Klasse*, 116, 1888, 145 sqq.) ; quant à l'édition, partielle, de Moritz Haupt, elle n'a plus qu'un intérêt rétrospectif. Le texte de celle-ci, aussi bien que de l'éd. Huemer, était fondé sur le seul ms. de Gratz ; M. Langosch en a utilisé un autre, de Ratisbonne, sans parler d'un fragment, très court hélas, de l'Université de Munich, et des citations insérées par Dietrich Engelhus dans sa *Chronica nova* et dans son *Promptus* ; directe ou indirecte, cette tradition est nettement médiocre. La chance avait bien servi les premiers éditeurs en mettant entre leurs mains le ms. le moins mauvais ; il fallait néanmoins que les leçons en fussent soumises à un sérieux contrôle : M. L. s'est acquitté de cette tâche ingrate avec tout le scrupule désirable. Une certaine normalisation s'imposait en effet pour l'établissement du texte, d'autant plus qu'il y avait peu de chance que les mss. médiocres et assez tardifs (XV^e s.) eussent respecté les graphies originales ; l'apparat critique reste le témoin de l'anarchie orthographique des scribes ; en outre, les exemples les plus notables en ont été relevés (pp. 151-156) : quelques-uns de ces *orthographica* doivent être pris en considération en vue de notre futur dictionnaire et notamment ceux qui affectent la syllabe initiale, là où la substitution d'une lettre à une autre risque d'égarer le lecteur (cf. *ricmus*, *gemarum*, *gramiticus*, *cirpo*, *yems*, *rethor*, abl. pl. *horis*, pour *rythmus*, *gemmarum*, *grammaticus*, *scirpo*, *hiems*, *oris*, *rhetor*). Pour le lexicographe aussi, mentionnons l'abondant *Wort- und Sachverzeichnis* (pp. 299-309) où les vocables propres au Moyen Age sont marqués d'une †. Transcrivons-les : *agyographus* ; *artista* (initié aux sept arts libéraux) ; *assertive* ; *aucto-*

rista (= *auctor* ; = connaisseur des *Auctores*) ; *autentisare* ; *belligraphus* (épithète de Lucaïn) ; *biblia* n. pl. et *biblia* f. sing. ; *carrire* (babiller, bavarder) ; *cordicitus* ; *cursorie* ; *deceptorium* ; *decretista* ; *deicus* ; *densetum* ; *dispariter* ; *extrinsice* ; *frunitor* ; *imbellus* ; *inceptorium* ; *indignancia* ; *inexpositus* ; *instructorium* ; *intrinsice* ; *introduitorium* ; *kalendarium* ; *laborintheus* (= *obscurus*) ; *latinista* ; *legenda* ; *mellire* ; *metrificare* ; *metrificator* ; *naucipendere* ; *ostentamentum* ; *palpanista* ; *polypolis* (le Monde) ; *preambulus* ; *pseudorector* ; *recommittere* ; *regulator* ; *rumosus* ; *scolpus* ; *scordiscus* ; *secretarius* ; *seriosus* ; *sertulum* ; *sinugare* ; *verminalis* ; *viatim* ; *vicus* (quartier). Ils font l'objet de gloses dans le commentaire dont M. Langosch a fait suivre son édition. Un chapitre particulièrement important est celui où il traite de la versification : emploi du vers des vagants, combinaison des vers rythmiques et des vers métriques, rime, hiatus, traitement de l'*i* devant voyelle, syllabes supplémentaires (*Silbenzusatz*) : néanmoins, et bien qu'il ait travaillé sur un texte mieux établi, M. L. n'aurait vraisemblablement pas réussi à renouveler une étude jadis entreprise par W. Meyer (*Ges. Abhandl. z. mlt. Rythmik*, I, 1905, p. 251-254) si, sur un point capital, ses vues n'allaient nettement à l'encontre de celles du maître des études de rythmique latine médiévale. Il s'agit de la question du *Taktwechsel*. Considérons les deux vers suivants :

683 *Studens in gramatica dicitur insanus,*
684 *Sed studens in crapula minus est prophanus, ...*

Il apparaît que, dans le second, la syllabe accentuée de *studens* n'occupe plus la même place que dans le premier ; *Taktwechsel* (changement de cadence) disait W. Meyer ; *Tonwechsel* (changement d'accentuation), réplique M. Langosch, puisque, dans deux vers qui se correspondent, la cadence doit rester identique. Il y a là bien autre chose qu'une querelle de mots, la notion-même de vers rythmique — que W. Meyer définissait « une prose pourvue de clausules d'une cadence déterminée — est remise en question. A M. Langosch, on objectera que l'accentuation d'un mot ne peut varier selon les caprices du poète. Mais nous ignorons justement dans quelle mesure les usagers du latin avaient, au Moyen Age, gardé le sens de l'accentuation. M. K. Strecker, dans son *Einführung in das Mittellatein* (3^e éd., p. 22), a déjà relevé quelques anomalies. Ne faut-il pas tenir compte aussi du fait — naguère mis en évidence par M. Vendryès pour la question de l'*e* muet français — que « la phonologie d'une langue poétique n'est jamais exactement semblable à celle de la langue parlée contemporaine » ? On a fait état aussi de la valeur du *Taktwechsel* comme procédé esthétique : le *Registrum multorum auctorum*

est d'un didactisme trop monotone pour donner lieu à des investigations de ce genre. Autant que nous soyons à même d'en juger, le vers des vagants n'a été employé que pour faciliter la récitation. Tout changement de cadence ne risquait-il pas d'égarer l'écolier, en le privant soudain de l'aide que constitue pour la mémoire un rythme uniforme ?

Ces quelques réflexions suffiront à montrer que l'intérêt du présent ouvrage dépasse celui d'une simple édition, si bien établie soit-elle, et ayant pour objet un texte d'une incomparable valeur documentaire.

Une version de la légende de saint Antoine ermite, fort répandue au Moyen Age, vient d'être rééditée par les soins du R. P. Halkin, bollandiste et de M. P. Noordeloos, sous le titre : *Une histoire latine de S. Antoine. La « Légende de Patras »* (*Analecta Bollandiana*, t. XLI, 1943, pp. 211-250). Très curieuse au point de vue littéraire, car on y rencontre les thèmes les plus typiques du roman hagiographique, popularisés notamment par les peintres et les miniaturistes des XIV^e-XV^e siècles, elle ne l'est pas moins par sa latinité. Nous pouvons la juger en connaissance de cause, grâce à un texte établi selon les plus strictes exigences philologiques. Les éditeurs, étant parvenus à repérer dix-sept manuscrits en ont écarté huit, trop partiels ; parmi les autres, on distingue une branche aînée, en tête de laquelle se rangent deux mss du X^e-XI^e s., dont un *Vaticanus*, qui a été choisi comme texte de base.

Le P. Halkin a relevé, dans son introduction, quelques-unes des particularités les plus fréquentes de la langue de la *Légende* : « Non content d'écrire *hiemendo* pour *gemendo* (§ 14), *d* pour *t*, *b* pour *v* » ou *v* pour *b*, de violer toutes les règles grammaticales de l'accord » en genre, en nombre et en personne, et d'employer pour ainsi dire » n'importe quel cas de la déclinaison pour exprimer les différentes » fonctions des noms et des adjectifs, notre anonyme semble avoir » des notions bien imprécises sur le sens et l'usage des temps et des » modes de la conjugaison. Il affectionne surtout le participe présent » qu'il met, à tout propos et hors de propos, à la place du parfait » ou de l'imparfait de l'indicatif. Cette « manie » du participe présent » donne à maintes phrases une allure lourde et embarrassée ; elle » rend parfois difficile l'établissement d'une ponctuation convenable. »

Cela nous permet-il de préciser la provenance et l'âge de notre texte ? Sans doute, si nous nous reportons à l'*Index orthographicus* que Traube a joint au t. III des *Poetae latini aevi carolini* (p. 791

sqq.), voyons-nous que la substitution du *d* au *t* (*dad*, *dereliquid*) caractérise les *carmina Itolorum* ; mais la substitution du *b* au *v* et vice-versa (*civorum* pour *ciborum* ; *vaculum* pour *baculum* ; inversement, *corbus*, *cadaber*) se rencontre aussi bien dans les *Carmina Hispanorum* que dans les *Carmina Scottorum*. Quant aux irrégularités syntaxiques, non seulement elles sont monnaie courante durant le haut Moyen Age, mais M. Löfstedt, dans ses *Syntactica*, dont nous aurons à parler tout-à-l'heure, en a relevé maint exemple chez des auteurs de l'antiquité. Il lui a suffi de s'écarter des allées de la haute littérature.

Les tentatives de localisation et de datation d'après ces critères sont donc fort sujettes à caution. Mais la multiplication des travaux consacrés à la latinité de textes bien datés et de provenance bien assurée permettra peut-être d'établir cette géographie du latin médiéval qui nous fait défaut actuellement.

L'énoncé seul du titre choisi par M. Gessler : *Cangiuna, notes lexicographiques latino-médiévales* (*L'Antiquité Classique*, t. X, 1941, pp. 95-113 et t. XI, 1942, pp. 67-85) recommande déjà ces pages à l'attention de nos lecteurs. Elles ont trait à des mots recueillis pour la plupart dans des textes originaires des Pays-Bas méridionaux ou du Pays de Liège, et qui n'ont pas été recueillis dans le Glossaire de Du Cange (D. C.). Nous en donnons ici la nomenclature. Mettons d'abord à part *cornicula* et *gerontodidascalus* (Érasme) ; *maheyna* (1719, liégeois *mahê* = canal souterrain servant à l'écoulement des eaux dans une houillère) ; *marsijs* [*panis*] (= massepain) ; *peronatus* (Scaliger) ; *rolla* (XVII^e s.) : créations d'humanistes ou latinisations tardives.

Les suivants, auxquels l'ingéniosité des érudits qui se sont acharnés à les expliquer a donné une apparence de réalité, sont nés d'accidents orthographiques, de mauvaises lectures ou de méprises : *athebare*, déformation du flamand *atelbare* ; *bassimum* (pour *brassinum*) ; *bidarius* (pour *bidardus*) ; *burma* (pour *burina*) — ces derniers et d'autres encore déjà relevés par M. Gessler dans ses *Critica latina* (cf. *A. L. M. A.* t. XVII, 1942, p. 168) — ; *clitardus* (cf. D. C., s. v. *cliscardus*) ; *decaterna* (= *de ea terna*) ; *Flampedes* (lire *Blaupèdes*) ; *hoymanne* (lire *hayman* ou *haymanland*, terre endiguée convertie en prairie) ; *lansagium* (= *lansagium*)¹ ; *osileria* (*Cart. de S.-Lambert*, I, 163 ; mau-

1. Mentionnons à ce propos un article de M. J. RUWET, *Le « lansage » dans le droit liégeois* (*Revue belge de Philologie et d'Histoire*, t. XXI, 1942, pp. 95-112) ; faisant l'histoire de l'institution jusqu'au début du XV^e siècle, il montre quel en fut le mécanisme sous les deux aspects qu'elle a revêtus dans nos régions.

vaise lecture pour *consimilia*); *salrochium* (= *sarrochium*); *setulares* (= *sotulares*, mais traduit « sétons » par l'éditeur de la Chronique d'Adrien d'Oudenbosch!); *taralla* (*Cartulaire de Huy*, p. 105; probablement pour *terrula*). Nous classerions volontiers dans cette catégorie *adurnatio*, qui, d'après le contexte, nous paraît altéré de *adornatio* et *berna*, puisque, dans le texte considéré, il semble n'avoir d'autre sens que celui de *perna* = jambon.

Ceux-ci, enfin, méritent qu'on s'y arrête davantage: *Affectatio* (attribution directe d'un alleu); *arma* (arche d'un pont);

Balbus (= *qui dulcem linguam habet*); *bandunum* (gage, caution; anc. néerlandais *bandoen*, *banduyn*); *bassus* (centenier); *berefectum* (beffroi); *bokeletus* (marmite); *bufa* (crapaud; D. C. *bufo*); *buta* (amende, néerl. *bæte*);

Cacabarius (D. C. *cacabasius*; nous l'avons rencontré sous la forme *cacubarius* dans les *Textes concernant l'histoire artistique de l'abbaye d'Averbode* [*Revue belge d'Archéologie et d'Histoire de l'Art*, t. IV, 1934, p. 343]; mais peut-être, ici encore, cette forme ne doit-elle son existence qu'à l'écriture négligée du scribe); *cadassae* (*litterae*) (cf. H. Néllis, *Revue bénédictine*, XLI, 1929, pp. 268-271); *callista* (enlumineur); *canenia* (chanterie); *casaletum* (peut-être toponyme de la région de Saint-Trond?); *castoreum*; *celebritas* (= *celebratio*); *charlettus* (mesure pour le grain); *chya* (sciatique); *cirocinare* (= *famulari*); *clocheluderi* (sonneurs de cloches); *collipendium* (petit sac suspendu au cou?); *contradicere* (affirmer la fausseté d'un jugement); *crenaria* (crenée, taille, impôt); *culma* (saline);

Digmata (armoiries); *dozerelli*, *duodeni* (enfants de chœur; liégeois *dozeré*);

Eskeantia (part qui échoit à quelqu'un); *exordinatio* (destitution); *Fabrefactura* (travail des métaux); *firmaria* (infirmerie); *formator* (tailleur);

Gansapium (lèche-frite); *genescahis* (diabolique);

Itoria ou *itorium* (cf. *Revue bénédictine*, IX, 1892, p. 173); *junianus* (cadet de famille noble);

Lastinga (variante de D. C. *lastingha*); *licopium* (arrhes; nombreux exemples dans les *Textes concernant l'histoire artistique de l'abbaye d'Averbode* déjà cités ci-dessus à propos de *cacabarius*, et qui s'étendent sur tout le dernier tiers du XV^e s.); *lustrum* (parc, chasse réservée, clôture);

Media corporali (en personne, réellement (?)); *mergelare* (marnier); *muscella* (petite mule);

Neotericus (cf. de Ghellinck, *A. L. M. A.*, t. XVI, 1940, pp. 113-126); *nudus* (en chemise);

Otiosus (rentier);

Pipekinus (monnaie de la valeur d'un petit tournois); *plameum* (ou *-us*) (vêtement de femme, cape ou voile); *pognis* (escarmouche); *porsonium* (obligation du droit de gîte, ou redevance en nature pour l'entretien des hôtes et de leur suite);

Rapianus (recueil de mélanges; mais n'est-ce point une mauvaise lecture de *raparius*, relevé par D. C. ?); *rosbannum* (cens pour l'entretien des chevaux qu'on a mis dans les prés après la fenaison); *rumbula* (objet sans valeur, bric-à-brac; cf. rouchi *rambiye*¹; il faut rectifier l'interprétation proposée par D. C.);

Sabatinea dies (jour du jugement dernier); *scalgiata* (cour couverte); *scalofria* (monnaie liégeoise, valant cinq deniers); *scaltis* (récipient, bourse, tronc, plateau servant à la quête); *scrinulum* (= lat. class. *scriniolum*); *sequela* (votes successifs); *seyere* (payer un cens de location); *silla* (mesure de superficie); *simala* (pain de froment, dans le capitulaire de *Villis*); *sopinta* (chopine); *stupa* (étuve, et non escalier extérieur ou trottoir); *suldarii* (variante de *solidarii*, D. C.); *swarm* (essaim).

Tixia (sédition, provocation à l'émeute); *tortor* (justicier); *torturator* (batteur en grange); *trabeatio* (incarnation); *tresorium* (dressoir); *turturatio* (battage de blé);

Utelagium (cf. D. C. *utele*, *uteleia*, *utelis* et *octalium*);

Vennia (*apum*) (non point droit d'épave sur les essaims, mais probablement droit perçu sur les ruches placées dans la bruyère, à l'époque de la floraison); *vericonjurati* (voirjurés); *vernasatura* (moyen de conserver en bon état les chartes et privilèges; mais peut-être tout simplement *verna satura*, restauration faite à l'abbaye même); *vernum* (cf. D. C. *vernia* ou *vernetum*); *versucia* (tentative; fl. *versoec*); *vitta* (voile, coiffe, d'où bâche); *vrizia* (gelée, froid rigoureux); *vorpire* (cf. D. C. *guerpire*); *Warescalli* (terrains vagues, vaine pâture. Forme peu commune de *wadriscapium* ou *weriscapium*); *wazaro et wolda* (*de*) (des mottes de gazon et du bois dans les forêts, cf. J. Gessler, dans *Mélanges Jean Haust*, Liège, 1939, p. 183); *wostinia* (terre inculte).

Zelotipus (mari trompé).

Nous nous excusons de cette sèche nomenclature — un dictionnaire sans exemples est un squelette! — mais elle n'a d'autre but que d'inviter le lecteur que tel mot intéresserait à se reporter, dans les articles de M. Gessler, au contexte qui l'éclaire et à la justification de l'inter-

1. Cf. JEAN HAUST, *Etymologies dialectales*, dans *Album René Verdeyen*, Bruxelles, Manteau, 1943, pp. 232-233.

prétation proposée. Il y a d'ailleurs beaucoup à faire dans cette voie, puisqu'il se rencontre encore, hélas ! des éditeurs dont la formation, ou du moins le sens philologique sont regrettamment déficients. N'avons-nous pas vu dans le glossaire qui accompagne l'édition des *Status monasterii Parcensis* (*Bulletin de la Commission royale d'Histoire*, t. 87, 1923) que *tabbardus* (p. 325) est rapproché de *barde*, ciseau ou fer de rabot (!), alors que le contexte indique nettement qu'il s'agit d'une pièce de vêtement (néerl. *tabbaert*, sorte de manteau). De même *widen* (p. 349), est glossé comme un verbe (nettoyer un champ), alors que déjà le contexte « *widen quos eidem deliberabimus nostris custibus* » nous invite à y reconnaître un substantif. Quant à *carni-privius major* (p. 302) c'est une restitution arbitraire ; le texte, donnant *in carni-privio majori* ne nous autorise pas à remonter à un nominatif en *-us* ; il suffisait, d'autre part, de consulter Du Cange, s. v. *carni-privium*, *carnis privium* ou le *Dictionnaire d'Archéologie chrétienne et de Liturgie* de Dom Cabrol pour ne pas traduire par « le grand Carême » !

Ailleurs, dans l'inventaire des biens du chanoine Jean du Chesne (*Bulletin de l'Institut archéologique liégeois*, t. XXXV, 1935, p. l'éditeur, avec un point d'interrogation, il est vrai, propose pour un *fressorium dictum freseux* la traduction de fer à fraiser (?) : interprétation qu'il n'est plus permis de maintenir depuis que M. Haust (*Dictionnaire liégeois*) nous a appris que le *frézeû* désigne aujourd'hui à Herve la passoire qu'on introduit dans le cuvier à lait pour faire le fromage¹.

L'aide mutuelle que se prêtent les études de toponymie et la lexicologie latine apparaît une fois de plus dans un travail que M. Jules Vannérus (*Bulletin de la Commission royale de Toponymie et de Dialectologie*, XVII, 1943, pp. 19-65) vient de publier sur *Les termes « Pire » et « Pige » en Belgique et dans les Pays voisins*. Son enquête l'amène à « expliquer par **petreum*, chemin empierré, plutôt que par **petrica*, **petricus* (*via, caminus*) proposé par Meyer-Lubke, nos *pires* hennuyers et nos *piges* de la vallée de la Sambre, de même que le *Peer* limbourgeois et le *Perre* du Rhin ». En passant, il s'est arrêté à des vocables apparentés à *pirgius*, *pyrgius*, *pirgus*, *pirius* relevés par Du Cange : *pergus* ; *pegium*, *pegia* « que l'on a cru pouvoir interpréter par « *pax regia, jurisdictio in viis publicis* » ! et qui « ne sont que des latinisations maladroites de *pige* » comme *pirgus* l'est de *pierge*. Notons encore *pirreculum* (en Westphalie) et le rare *pirinus* désignant

1. Cf. aussi JEAN HAUST, *Gloses liégeoises*, II, dans *Annuaire de la Commission communale de l'Histoire de l'Ancien Pays de Liège*, t. III, n° 2, 1944, p. 348.

(en 1280) le chemin de Tournai à Lille (cf. E. Gachet, *Messenger des Sciences historiques de Belgique*, 1852, pp. 37 et 57). Avec quelle prudence il convient de lire les documents, l'article de M. Vannérus nous en donne le constant exemple ; tel *pirus* noté à Vivegnis, non loin de Liège, ne désigne vraisemblablement qu'un poirier, et non un chemin, à moins que l'on ne suppose que « l'acte ait été rédigé par un scribe de langue picarde ». Ajoutons enfin aux nombreux exemples de *pire-pige* relevés dans des textes tant latins qu'en langue vulgaire, celui-ci, originaire du Tournais, où ils sont particulièrement abondants, et datant de 1281/85 : « ... *nihil consuevit solvi ecclesie pro winagio ... si naves vina vel alias res quascumque gerentes... veniant infra Tornacum ... et res ipse antequam naves transeant pirium, de navibus extrahuntur et in terram ponantur...* » (Paul Rolland, *Deux tarifs du tonlieu de Tournai*, p. 83, l. 4 [*Mémoires de la Société d'Histoire du Droit des Pays flamands, picards et wallons*, I], Lille, Em. Raoust, 1935). M. P. Rolland, dans son glossaire, explique : « ensemble de barrages qui, à Tournai, traversaient l'Escaut et trouvaient leur raison d'être dans les moulins à eau » ; *pirius* — et *pire* (version picarde de 1423) a donc ici le sens qu'on lui trouve, entre autres, dans Godefroy, *Dictionnaire de l'ancienne langue française*.

Étudiant *L'expression « Moneta communiter in bursa currens »* dans *les textes brabançons du Moyen Age*, MM. P. de Vrœde et R. Wangermée (*Revue belge de Philologie et d'Histoire*, t. XXII, 1943, pp. 97-108) ont été amenés à adopter les vues de M. Van Werveke, qui comprenait *bursa* dans le sens de « sac contenant de l'argent » — et pas, comme d'aucuns l'avaient prétendu, de « bourse commerciale » — et traduisait donc l'expression par « monnaie qui a effectivement cours au moment du paiement (en opposition à la clause du paiement en monnaie non dévaluée). Il faut se référer à la conjoncture économique en Brabant, à la fin du XIII^e et au début du XIV^e siècle. C'est à quoi se sont attachés les auteurs, qui citent de nombreux exemples, et rééditent un Acte de Jean I^{er}, duc de Brabant, du 18 février 1921 (n. st.) réglant l'usage de la monnaie dans le paiement des cens aux propriétaires fonciers.

Dans la même revue (t. XXI, 1942, pp. 169-174), M. Hoyoux (*Le Collier de Clovis*) rejette la traduction stéréotypée du passage fameux de Grégoire de Tours (*Hist. Franc.*, I, 31) : *Mitis depono colla, Sicamber*. « Baisse la tête, fier Sicambre » disent tous les manuels au paragraphe traitant du baptême de Clovis. Il faudrait traduire : « Sois humble, enlève tes colliers, Sicambre (c.-à.-d. barbare) ». Car

colla aurait parfois le sens de « ornement de cou, collier » ; M. Hoyoux cite *Gesta Dagoberti* I, 23 — qui ne nous paraît pas convaincant —, Hessels, *Lex Salica*, XLI, 2, cod. 2 et le *Karolus Magnus et Leo papa*, v. 191 ; de plus, il a découvert dans Jean d'Outremeuse, *Ly Myreur, des Histors*, éd. Borgnet, t. II, p. 157, un passage qui confirme indirectement son interprétation. Les guerriers francs portaient effectivement des colliers-amulettes contre lesquels l'Église eut à sévir à plusieurs reprises, et qu'elle finit par détourner à son profit. C'est un archéologue, M. Jacques Breuer, qui, dans l'*Antiquité classique* (t. XI, 1942, p. 305), réplique à M. Hoyoux : si les données archéologiques rendent acceptable l'interprétation proposée, l'examen des textes, par contre, nous force à constater que « chaque fois qu'il est indiscutablement question de colliers, c'est le mot *torques* ou *monile* qui se présente ».

Nous disons ailleurs (*L'Antiquité classique*, fasc. de 1943) les mérites de l'ouvrage de M. Einar Löfstedt : *Syntactica, Studien und Beiträge zur historischen Syntax des Lateins*. Erster Teil. *Über einige Grundfragen der lateinischen Nominalsyntax*. 2^{te}, erweiterte Auflage.

Lund, C. W. K. Glerup, 1942 (Skrifter utgivna av kungl. humanistiska Vetenskapssamfundet i Lund, X, 1). Nous n'y reviendrons pas ici ; le fait seul qu'il s'agit de la seconde édition d'un ouvrage consacré à une matière ingrate — et qui n'est pas non plus un manuel — est suffisamment éloquent. Mais il importe de dire en quoi les études de M. Löfstedt intéressent particulièrement le *mediaeval latinist*. D'aucuns ont constitué la « Grammaire des fautes » afin de retrouver les lois du fonctionnement du langage. Pour découvrir les tendances profondes de la syntaxe latine, M. L., loin de rejeter comme aberrant et barbare le témoignage des textes de basse époque, estime au contraire qu'il est singulièrement révélateur. Des traits que le lecteur attentif découvre avec surprise dans une page d'auteur classique et qu'il serait tenté d'imputer aux hasards de la transmission des textes, voici que les *Compositiones ad tingenda musica*, Grégoire de Tours, la *Peregrinatio Aetheriae*, la *Mulomedicina Chironis*, S. Grégoire le Grand, d'autres encore, viennent en attester l'authenticité. Voici, par exemple, une infraction aux règles traditionnelles de la syntaxe d'accord : *Sequebatur caeda cum lenonibus, comites nequissimi ...* que l'on s'est étonné de trouver sous la plume de Cicéron (*Or. Phil.*, II, 24, 58), mais dont la *Regula Benedicti*, les *Vitae Patrum*, des inscriptions nous offrent à plusieurs reprises l'équivalent (cf. p. 84 sqq.) et où s'affirme la tendance de l'apposé à revenir au nominatif. Notons encore, dans les pages consacrées au génitif partitif, que Plaute

(*Pæn.*, 641 ; *Most.*, 1016 sqq.), Térence (*Phorm.*, 709), Caton (*de Agr.*, 74) offrent déjà le prototype de la tournure qui, chez Fortunat, dans la *Regula Benedicti*, dans la *Mulomedicina Chironis* (cf. *adicias oleum vetus, sequens acetum, deinde salis triti...*, 894) — cette réapparition du génitif à la suite des accusatifs est bien suggestive — annonce la construction partitive des langues romanes.

Au reste, les problèmes traités n'intéressent pas exclusivement la syntaxe des cas ; d'autres concernent de plus près la lexicographie : tel le chapitre XIX, *Zur Vorgeschichte des romanischen Artikels* (pp. 358-382) ; telles ces remarques sur les féminins de la première déclinaison issus de collectifs neutres pluriels, du type de *gaudia*, -ae, donnant le français *la joie*, l'italien *la gioja* (p. 49). Non moins important le processus d'adjectivisation des adverbes : le Moyen Age traite *extrinsecus* (Grégoire le Grand, *Epist.*, X, 19 ; Guido de Columnis, *Hist. Destructionis Trojae*, éd. Griffin, p. 81 ; *Gesta Romanorum*, éd. Oesterley, p. 659), *intrinsecus* (Guido de Columnis, *ibid.*, p. 178, comme Plaute l'avait fait pour *penitus* (p. 86, note) ; cf. aussi *retrosus* chez Godefroid de Viterbe, *Gesta Friderici*, 912. Inversement, des adverbes naissent de substantifs : chez Guido de Columnis toujours, des constructions telles que *statim Hector descendens in ipsum pedes insiluit*, encore conformes à l'usage classique font la transition avec celles de ce type : *Dyomedes primum insurgit, equum ascendit, Troilum stantem pedes sic violenter percussit in casside, quod...* (ed. Griffin, p. 170) où *pedes* est bel et bien devenu adverbe (p. 88, note).

Il faut nous borner. Qu'on lise donc les *Syntactica* : un exposé des plus vivants y est illustré par de nombreux exemples ; car, dit M. Löfstedt, avec la modestie des vrais savants : « tandis que les théories passent, les matériaux demeurent, si, du moins, ils ont été rassemblés avec amour et traités avec assez d'esprit critique ». Jamais chez lui on ne sent le souci desséchant de réduire les faits en statistiques et en théories, et c'est probablement ce qui rend si attachante la lecture d'un ouvrage consacré à un sujet en apparence si ingrat.

On sait qu'une glose de Lucain (*Pharsale*, I, 447-449) *Bardi id est Leodicenses qui carminibus suis reddunt immortales animas scribendo gesta regum* avait mis en défiance M. Van der Linden (*Bulletin de la Commission royale d'Histoire*, LXXXIV, 1920, pp. 304-309). Voyant en *Leodicenses* une altération de *laudes dicentes*, il concluait que ce texte ne permettait plus d'inférer l'existence d'une poésie épique liégeoise au XI^e siècle. L'affaire est revenue sur le tapis à l'occasion de la publication par M^{me} Rita Lejeune d'une *Histoire sommaire de la Littérature wallonne* (Bruxelles, Office de Publicité, 1942) ; M. Haust

lui ayant rappelé l'article de M. Van der Linden, M^{me} Lejeune a repris l'examen de la question (*Annuaire de la Commission communale de l'Histoire de l'Ancien Pays de Liège*, t. III, 1943, pp. 101-117) : elle note que la glose du ms. de Cologne est confirmée par celles de trois mss. postérieurs, donnant tous *Bardos vocat Leodicenses*, et montre que le sens vrai de *bardus* s'étant perdu au Moyen Age, on y a vu un nom de peuple. Dès lors l'auteur de la glose, un clerc du pays de Liège, vraisemblablement, a tout naturellement établi « une relation directe entre les qualités poétiques que, selon lui, Lucain prête à une pseudo-population barde et la floraison épique... des Liégeois de son époque ».

La thèse de M. Van der Linden, fondée sur une correction, apparaît dès lors fort difficile à défendre. M. Haust, néanmoins, ne s'est pas déclaré battu et l'on trouvera sa réponse à la suite même de l'article de M^{me} Lejeune (*A propos des « Bardes Liégeois ». La fin d'une légende*, *ibid.*, pp. 118-124). Un examen minutieux des gloses colonaises lui a fait constater l'existence d'un point après *Leodicenses*. Détail gros de conséquences ; car ainsi se découvre « dans le texte litigieux, un amalgame de deux éléments distincts : une prétendue localisation de la pseudo-peuplade germanique ; — une paraphrase du mot *Bardi*. » Ces deux éléments sont indépendants et interchangeables, si bien que les mss. du XIII^e siècle « mettent en premier lieu la paraphrase des v. 447-449 ; en second lieu la mention *Bardos vocat Leodicenses* ». Et M. Haust de proposer pour la fameuse glose la traduction suivante : « Bardes. [Anciens] habitants du pays de Liège. Poètes qui immortalisent les rois dont ils écrivent les hauts faits ». L'intérêt de ces observations est double ; elles éclairent la façon dont s'élaborent les gloses ; elles réduisent à néant la valeur d'un texte sur lequel on avait voulu se baser pour établir l'existence d'une floraison épique liégeoise. Ajoutons d'ailleurs que M^{me} Lejeune n'y voyait qu'une raison *supplémentaire* de croire que l'absence actuelle de textes épiques wallons, soit en latin, soit en langue vulgaire, est due à une malheureuse coïncidence.

Si, dans l'*Album René Verdeyen* (Bruxelles, Manteau, 1943), les contributions offertes par les collègues, les élèves et les amis du savant professeur de l'Université de Liège sont surtout relatives aux littératures et à la philologie germanique, le latin médiéval y trouve néanmoins sa place. M. Maurice Delbouille (pp. 133-153) reprend avec des éléments nouveaux, l'étude de *La Tradition occidentale du Lai d'Aristote*, jadis entreprise par A. Borgeld (*Aristoteles en Phyllis. Een bijdrage tot de vergelijkende literatuurgeschiedenis*, Groningue, Wolters,

1902). Il établit que le fabliau composé par Henri d'Andeli aux environs de 1220 se trouve au point de départ de toute cette tradition. Il n'y a plus lieu de supposer, avec G. Frenken (*Die Exempla des Jacob von Vitry. Ein Beitrag zur Geschichte der Erzählliteratur des M A*, Munich, 1914) une tradition indépendante représentée par Jacques de Vitry ; son récit n'est qu'un décalque, libre sans doute, et assez maladroit, du fabliau français. De l'étude de M. Delbouille, nous retiendrons particulièrement ici une intéressante contribution à l'histoire de l'*exemplum* ; ajoutons que la démonstration est illustrée d'extraits, dont quelques-uns sont inédits.

Plus loin, quatre des *Tien oude Oorkonden van de Cisterciënser Abdij Baudeloo*, éditées (pp. 265-276) par M. G. I. Lieftinck sont en latin ; elles datent de 1218-1295.

Prospectant un domaine dont les travaux du regretté Dom Wilmart ont révélé la fécondité, M. André Boutemy s'est voué à l'étude des recueils poétiques, et spécialement de ceux du Nord de la France et du Tournais ; le t. XXII (1943) de la *Revue belge de Philologie et d'Histoire* (pp. 5-33) nous offre des *Notes additionnelles à la Notice de Ch. Fierville sur le manuscrit 115 de Saint-Omer* : elles comblent des lacunes et corrigent certains des textes jadis édités dans les *Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque Nationale et des autres bibliothèques*, t. XXXI, 1^e partie (Paris, 1884) : c'est dire l'intérêt qu'elles présentent au point de vue de l'histoire littéraire ; le recueil appartient d'ailleurs au XII^e siècle, et non au XIII^e comme l'avait cru Fierville. M. Boutemy publie aussi quelques pièces qu'il conviendra de porter sur la liste des textes à dépouiller pour notre futur Dictionnaire.

Bien qu'il réponde particulièrement aux besoins des Universités belges (où l'explication de textes latins du M. A. figure au programme de la candidature préparatoire à la Licence en histoire), nous ne croyons pas inutile de signaler aux lecteurs d'une revue internationale le petit *Recueil de Textes historiques latins du Moyen Age écrits en Belgique ou s'y rapportant. Textes narratifs (VII^e-milieu du XII^e siècle)*, dû à notre collaborateur M. André Boutemy (Collection Lebègue, 3^e série, n^o 28), Bruxelles, Office de Publicité, 1943 ; 12 fr. ; d'abord, parce que, à notre connaissance, la librairie française ne possède pas de recueils de ce genre d'un prix abordable ; d'autre part, bien que les textes choisis l'aient été dans une aire correspondant sensiblement à la Belgique d'aujourd'hui, cette limitation n'a pas porté préjudice à la qualité et à l'intérêt des pages ici réunies ; sans doute n'en eût-il

pas été de même si le choix avait été fait parmi des œuvres littéraires au sens restreint du mot ; en fait de littérature d'imagination, l'apport des écrivains latins de nos provinces a été maigre. Par contre, certaines *Vitae* mérovingiennes, Sedulius de Liège et Rathier de Lobbes, Galbert de Bruges et Pierre le Peintre, Raoul de Saint-Trond et Sigebert de Gembloux donnent une idée fort exacte, et parfois même représentent éminemment ce que furent l'annalistique et l'hagiographie du demi-millénaire considéré. Choisis dans le dessein « de montrer des images multiples et caractéristiques de la vie au moyen âge », les extraits ont été empruntés aux meilleures éditions et accompagnés de notices ainsi que des annotations grammaticales et historiques nécessaires à en faciliter l'intelligence. Nous aurions préféré, quant à nous, rejeter celles qui ont trait au vocabulaire à la fin du volume : cela eût constitué un lexique sommaire, mais déjà suffisant pour faire apparaître les constituants de la langue médiévale : termes anciens ayant reçu un sens nouveau, et mots nouveaux, formés par décalque ou traduction des langues vulgaires. L'intérêt de cette excellente petite anthologie nous fait espérer que M. Boutemy ne tardera pas à lui donner une suite, comportant un choix de pages de nos chroniqueurs des derniers siècles du Moyen Age.

MAURICE HÉLIN.